" régulières sur les côtes de la Normandie, de la Bretagne, de l'Irlande, de l'Ecosse, etc. A certaines époques, en raison du frai de poisson qui s'y trouve fixé à ces époques généralement vers l'équinoxe du printemps et en été, déterminées par des réglements particuliers qui fixent aussi le mode d'arrachage, les riverains viennent à marée basse, dépouiller les rochers des goëmons qui les couvrent, et en forment de grands amas qu'ils charroient ensuite dans leurs champs pour servir d'engrais.

" On estime moins le goëmon dit *goëmon d'échouage*, qu'on ramasse sur la grève, que celui détaché vivant des rochers de la côte, *goëmon de rocher*, qui se récolte en général à la fin de mars ou au commencement d'avril : ces rochers appartiennent aux communes et ne peuvent être exploités que par leurs habitants. Le goëmon de rocher peut être employé immédiatement, tandis que le goëmon d'échouage doit auparavant avoir servi pendant quelque temps de litière au bétail. Les varechs qui ont le grand avantage d'être exempts de graines nuisibles, répandus frais sur la terre et exposés dans les sillons améliorent et fertilisent d'une manière incroyable la terre, soit en la pénétrant, soit en conservant auprès des racines du blé une certaine fraicheur pendant les sècheresses de l'été. Dans l'Arranchon, on donne la préférence au varech sans grosse vésicule. (J. Girardin.)

" Les barilleurs, hommes qui récoltent les varechs pour en tirer la soude, brûlent ces végétaux marins après les avoir séchés et produisent une fumée d'une odeur des plus désagréables, regardée sur nos côtes, quoique bien à tort, comme pouvant engendrer toutes sortes de maladies. Après le lavage des cendres, il reste un détritus, dit *charrée* employée comme amendement dans quelques circonstances.

" La varech d'été, bien sèchée au soleil, fait un feu vif et clair, qui est bien différent de celui des barilleurs; il donne des cendres qui sont employées souvent comme engrais. Cette cendre, dont on fait usage quelquefois sans mélanges, est ordinairement transportée à une certaine distance de la côte. Quelquefois, comme à Noirmoutiers, on fait un mélange de cendres de varech avec de la terre, du sable, de mauvais sels marins, de varech frais, des coquillages et toutes sortes de débris; on mouille à plusieurs reprises avec de l'eau salée et on mêle le tout qui finit par ressembler à un terreau."

M. Souberran écrit encore dans cette même lettre : " Hodges dit que les cultivateurs irlandais et écossais font usage du varech depuis longtemps et que même, dans certaines localités, on n'employait que le goëmon comme engrais. La quantité que l'on met dans le East Lotham est de 15 quintaux par âcre (c'est environ 25 quintaux métrique par hectare). Kerr dit que dans le comté de Berwick, les fermes qui sont à la portée du varech se louent de 75 à 150 francs plus cher par hectare que les autres.

" A Jersey, on récolte le varech, qui y est l'engrais de prédilection, et où il supplée à la chaux et à la marne, à de certaines époques fixées par le magistrat et notifiées par le crieur public le jour de marché (J. Giradin et Morier.)"

Certes, M. le Rédacteur, nous sommes donc, nous, *habitants* du bas du fleuve, en possession d'un engrais abondant et très peu coûteux. Il ne s'agit que d'apprendre à l'employer avec avantage. Vous nous renderiez un grand service en nous donnant de plus amples détails sur cette matière. J'ose donc vous adresser les quelques questions suivantes qui vons seront, sans doute, faciles à résoudre.

Quelle quantité de varech est-il nécessaire de mettre par arpent ? Il me semble que cela doit varier selon la qualité du sol. A quelle profondeur doit-on l'enfouir ? Vaut-il mieux enfouir le varech aussitôt qu'il est récolté, ou le mettre en tas et le laisser pourrir avant de le faire servir tel que le font les *habitants* de l'Isle aux Coudres ? Est-il aussi avantageux de l'enfouir sous les labours d'automne que sous ceux du printemps ? Il nous serait bien plus facile de le charroyer l'automne ; le printemps, nous avons si peu de temps pour faire nos semences. Pourrions-nous employer le varech comme engrais de prairie en l'étendant simplement sur la terre de la même manière que nous le faisons pour le fumier, sans être obligé chaque fois de labourer la prairie ?

J'espère, M. le Rédacteur, avoir bientôt l'occasion de vous faire par venir quelques petits articles sur différents sujets agricoles.

Je demeure votre etc.,

C. Cimon.

Malbaie, Janvier, 1871.

Alimentation des animaux.

(Du *Country Gentleman*.)

Il ne peut y avoir aucun profit à donner aux bêtes à cornes de fortes quantités de grain ou de moulée, *pendant un temps limité seulement*. On réussit mieux si on n'en donne qu'une quantité modérée, mais si l'on continue le traitement, en même temps que l'on donne aux animaux tout le comfort possible : de cette manière l'amélioration sera constante. Plusieurs expériences que l'on a faites, en ce sens, ont produit le même résultat. Un homme qui voulait engraisser un magnifique bouvillon, lui donna d'abord quatre pintes d'orges moulue par jour, en sus de son fourrage ; il le plaça, sur des balances à plateformes, qu'il se procura exprès, et constata qu'il augmentait régulièrement de dix-huit livres par semaine. Mais ses voisins lui conseilèrent de pousser son bœuf, afin de voir ce qu'un si bel animal pourrait faire. Il le soigna donc avec huit pintes par jour au lieu de quatre, et il ne tarda point à s'appercevoir que son anamal augmentait proportionnellement moins : lorsque la ration fut rendue à douze pintes par jour, le poids de son bœuf n'augmenta plus. Ainsi, par l'avoir trop soigné, il fit du dommage à son animal.

Comme l'on voit par cette expérience, et beaucoup d'autres qui ont été faites, il est important de ne pas commettre, l'erreur de *trop peu soigner pendant quelque temps, et puis ensuite d'essayer de reprendre cela plus tard en soignant trop fort*. Le meilleur, et de fait, le seul moyen de réussir, c'est d'augmenter degré par degré, d'année en année.

Maintenant, quant à la quantité de nourriture ordinaire que l'on doit donner aux bêtes à cornes, elle doit être à raison de deux livres et demie par jour, pour chaque cent livres du poids de la bête. Il est clair qu'un gros animal doit recevoir plus qu'un petit Cette quantité devra varier selon les caractères de l'animal, la condition, l'espèce, et la qualité de la nourriture, les soins qu'il reçoit, etc., mais c'est une assez juste proportion, lorsque les aliments sont composés de diverses substances, ou en partie de grain moulu.

Il faut aux cochons à peu près trois livres par chaque cent livres du poids de l'animal.

Différence dans la qualité des œufs

Quoique tous les cultivateurs élèvent des volailles pour faire provision d'œufs, il y en a peu qui savent qu'il existe une grande différence dans la richesse et la saveur des œufs produits par des poules bien nourries, et ceux produits par des poules qui ont a moitié crevé de faim tout l'hiver. Il y a différence dans la grosseur, et une plus grande différence dans la qualité. Le jaune des unes sera plus gros, aura une plus belle couleur, un meilleur gout et l'albumen (blanc) plus clair et plus dur ; tandis que la substance de l'autre sera comme de l'eau et maigre. On voit d'après cela, que pour avoir de bons œufs, les volailles